

5. Que c'est triste un amour qui naît !

Tout allait bien à Bidon, les commerçants commerçaient, les promoteurs promettaient. Une honnête prospérité avait effleuré l'île de son aile et c'était tout bonnement incroyable de voir comment, d'une raclure de rocher jetée dans le Pacifique, elle avait pu faire un endroit convoité pour y faire pousser du fric.

Effectivement, pour le fric, le meilleur sol c'est celui où l'on répand les promesses et Gavalardo n'était pas avare de ce genre d'engrais qui ne lui coûtait pas cher.

S'il n'avait tenu qu'à moi, Bidon serait toujours le même coin perdu qu'ont abandonné les Américains après la guerre, avec sa poignée d'agriculteurs javanais cultivant les petits pois, ses quelques Mélanésiens faisant la sieste sur les Mamelles et une petite bourgade arriérée en pleine décrépitude, habitée de traîne-savates déprimés.

Au lieu de quoi, d'Auckland à Tokyo, on faisait la queue chez les tour-operators pour aller à Bidon, admirer ce qu'on peut trouver chez soi : des filles, des boîtes, une plage et un golf pour les courageux.

Et pourtant, depuis les filles jusqu'au sable de la plage, et même jusqu'à l'herbe du golf, tout était importé. Le génie de ces courageux pionniers, Gavalardo, Draguélev, Pourrichier, Leroidec, Mouchardasse et les autres, avait été de persuader les marchands de rêves que c'était à Bidon qu'on rêvait le mieux.

Et cela marchait, la poule ne pondait pas encore des œufs d'or mais elle pondait, ce qui pour une volaille de cet acabit est déjà en soi un miracle. Il suffisait de se pointer le matin avec son petit panier pour s'envoyer une omelette à midi. C'est là un mystère constant de l'univers, qu'à partir de trois fois rien on puisse obtenir ce qui paraissait inconcevable cinq minutes avant.

Considérez le Big Bang, d'après ce que j'en sais, et j'en parle d'autant plus volontiers que je n'y connais rien, juste avant que cela ne pète, l'univers n'était rien d'autre que de la soupe qui

attendait je ne sais quoi pour se mettre à fabriquer de quoi fabriquer de la poussière et des nanosecondes en séparant le plus du moins, le noir du blanc, le tien du mien, le bon grain de l'ivraie et le rien du tout.

Pourquoi le Big Bang a-t-il précisément choisi ce jour-là pour péter, allez-vous dire, et pourquoi pas trois jours avant ? La seule réponse qui me vienne à l'esprit, c'est que l'univers n'avait pas réuni les fonds nécessaires mais je doute que cela vous satisfasse. Car pour réunir des fonds il faut des promesses et des Gavalardo pour les faire. À moins que tout ait commencé sur un coup de tête, ce qui n'est pas impossible, puisque moi-même c'est ainsi que j'ai toujours agi.

À mon avis, si l'univers doit se contracter un jour pour revenir à la Soupe originelle, comme on nous en brandit la menace, c'est à l'Homme qu'il le devra car il n'y a que lui pour faire sa soupe avec la poule aux œufs d'or, par simple goinfrerie, par peur de manquer ou d'en avoir moins que le voisin.

Ce qui nous ramène à Bidon et à cette poule qui du jour au lendemain s'était mise à pondre. De ce point de vue d'ailleurs, le Big Bang de ce petit univers oublié, ce fut le jour où la vigie de La Pérouse inventa l'île, ce qui déclencha le processus qui allait transformer un Paradis où le temps n'existait pas en cette machine à faire du fric pour engraisser toute une bande de gugus dont votre serviteur fut le dernier en date.

Mais ce n'est pas le tout de bouffer à sa faim, encore faut-il que les autres crèvent la dalle. Sinon où serait le plaisir ? Et il ne manquait pas de goinfres à Bidon, comme je n'allais pas tarder à m'en apercevoir, qui trouvaient que vraiment les autres exagéraient de s'en mettre si énormément dans les poches.

C'est fou ce que les gens les plus indulgents envers eux même, deviennent insupportablement pointilleux sur certains aspects du caractère d'autrui. Remarquez, c'est déjà assez dur d'accepter de ne pas être parfait, sans avoir à supporter les cochonneries des

autres : qu'ils se pardonnent donc eux-mêmes, c'est par soi que doit commencer l'indulgence.

De mon point de vue, je ne trouve rien à redire à l'autosuffisance en matière d'indulgence car, finalement, lorsque nous nous sommes bien servis nous pouvons toujours en faire profiter les autres.

Par contre, ce qui m'est insupportable, ce sont ces gaziers qui n'ont pas plus d'indulgence pour les autres qu'ils n'en ont pour leur personne. Les Saint-Just inattaquables, qui ont toujours quelque chose à vous reprocher, les ascètes tyranniques qui font leur autocritique comme on vivisectionne, ceux devant lesquels vous serrez les fesses parce que cela va être votre fête dès qu'ils en auront fini avec eux-mêmes.

Prenez Anita Mouchardasse, à sa manière c'était une sainte. Je veux dire qu'elle était aussi chiante pour sauver son corps que Thérèse de L'Enfant-Jésus et de la Sainte-Face l'était pour sauver son âme.

D'accord, elle ne macérait pas dans une cellule entre un lit en fer et un prie-Dieu et ne portait pas le cilice, mais les pompes qu'elle s'infligeait dans sa salle de gym valaient bien la discipline, à genoux sur le pavage glacé, de la petite Thérèse Martin.

Et je ne vous parle pas de sa gourmandise : c'est bien simple, chez elle, c'était carême toute l'année. Je peux vous dire que le jour où je me mis en maillot devant elle, ce fut pire que la Sainte Inquisition. Et elle avait raison : corporellement je suis un vrai blasphème. Du point de vue sportif, je suis dans le paganisme le plus total. Mais qu'y faire sinon attendre la Grâce ?

C'est quand elle voulut que je prenne le voile dans sa religion que je mis les miennes et que je renonçai à me baigner, pour éviter de me fâcher. Comme c'était le seul sport que je pratiquais, c'était gagné. Comme quoi, à trop vouloir attiser la foi on étouffe la vertu naturelle.

Mais sur un autre plan c'était loin d'être une sainte et elle le montra bien lors des événements relatifs à l'élection de Miss Bidon où sa conduite n'eut rien à envier à celle de ses aînés, Gavalardo et Pourrichier.

Car perdu dans mes Mamelles, je n'avais pas eu conscience de ce que ma boutade au sujet d'une reine de beauté avait déclenché à Bidon. Je ne venais en ville que pour faire mon rapport à Gavalardo et pour me relaxer de Gabriel et de Séraphin. Ils étaient bien gentils mais ils me soulaient un petit peu quand arrivait la fin de semaine.

Je venais également me tenir au courant des affaires en cours, cela pouvait avoir une certaine importance pour mon avenir, étant donné la précarité de mon existence. Et bien m'en prit, comme vous allez le voir.

En effet, grâce au diable, l'idée avait fait son chemin à mon insu. Anita Mouchardasse s'était mise dans la tête de faire élire une Miss Bidon capable d'exporter en chair et en os, en chair surtout, l'image que depuis quelque temps elle s'échinait à colporter chez tous les rabatteurs de touristes de la région. Une sorte d'échantillon qu'on met dans la devanture pour renforcer les promesses sur papier glacé qu'elle étalait sur les bureaux des agences : tâtez-donc, nous avons les mêmes en magasin !

Jusque-là, ça ne faisait de mal à personne, cela en faisait même sourire certains. Le seul problème c'est qu'il allait falloir procéder à une élection et que cela marquait une date à Bidon où le pouvoir s'était toujours réparti en sous-main par copinage, par népotisme ou par un chantage bien équilibré.

Du coup, les candidates allaient chercher des supporters et les supporters, des partis. Les clans les plus forts allaient se révéler au grand jour et s'agglutiner autour de leurs leaders. Les moins forts allaient faire allégeance en promettant de présenter un boudin, si bien qu'en fin de compte l'heureuse élue ne serait que la représentante du parti le plus influent et bien plus qu'une reine

éphémère, c'est un roi qu'on allait élire à cette occasion et pour longtemps. Je n'en espérais pas tant.

Anita avait eu beau chercher, elle n'avait trouvé personne qui, mieux qu'elle, puisse représenter Bidon dans tout le Pacifique. En toute honnêteté.

J'avais déjà remarqué que Gavalardo et Pourrichier ne s'aimaient pas énormément. Draguélev m'avait expliqué que cela venait de ce que le second, après que le premier l'eut placé à la tête de la STOMAC, avait acquis une indépendance qui donnait des boutons à Gavalardo. Pour une fois ce dernier s'était fait avoir : il y avait tant de mystère autour de Pourrichier, que son dossier sur lui était des plus minces. Tout ce qu'on pouvait lui reprocher, c'était de puer et d'être antipathique, mais cela, tout le monde le savait.

C'est ce qui avait abusé Gavalardo. Il s'était dit que de puer comme puait Pourrichier, cela relevait de la candeur. On ne pouvait, en plus, se défier d'un rombier qui affichait à ce point sa pestilence : au moins, avec lui, pas de surprise. Peut-être y avait-il eu aussi un peu de pitié et de condescendance envers un type dont tout le monde se foutait ouvertement.

Mais Pourrichier avait bien caché son jeu : si de l'extérieur il chlingait ferme, ce n'était rien à côté de l'odeur des intrigues qu'il pouvait tisser. Un exemple en fut le rôle qu'il fit jouer à Riton quand celui-ci, comme je l'ai dit, vint naïvement le trouver pour qu'il lui procure un travail qui mît une distance entre lui et son père.

Pour la distance, ce fut réussi : c'est un abîme qui s'ouvrit entre eux, puisque cela se termina par la dérouillée que l'on sait. Pourrichier faillit se trouver mal de bonheur quand le gamin vint le voir et lui ouvrit son cœur avec candeur. Riton en avait par-dessus la tête de l'ambiance familiale et de la constante admiration qu'il fallait entretenir à l'égard de Gavalardo.

Il n'en avait jamais rien eu à foutre des combines paternelles et de la compétition insensée entre ses frangins pour décrocher

la palme du plus enfoiré. Pensez que Gavalardo exerçait un droit de cuissage sur ses belles-filles et que celles-ci faisaient régner entre eux une atmosphère de vendetta permanente !

Riton se demandait comment il avait pu se faire parachuter dans une famille comme la sienne. Lui qui avait été un enfant doué pour l'étude, il avait été la fierté de son père tant que celui-ci avait pu imaginer le voir virer en futur chevalier d'industrie, tel qu'on pouvait se le représenter à Bidon, évidemment.

Jusqu'à l'âge de douze ans, ses aînés l'avaient traité comme une sorte de petit génie, une manière d'arme secrète familiale que l'on pouvait sortir de sa manche pour pouvoir briller devant les péquenots tropicaux.

C'est ainsi qu'il les avait flattés en devenant un joueur de Scrabble imbattable ou en réalisant des grilles de mots-croisés qui paraissaient dans la feuille de chou Bidonnaise sur lesquelles les plus grands cerveaux se cassaient les dents.

Et rien ne faisait plaisir à Gavalardo comme d'imaginer des cervelles penaudes au milieu d'un débris de dents cassées. Surtout quand c'était la cervelle et les chicots de Pourrichier. Cela le vengeait de la balourdise que ce dernier lui prêtait, il en était sûr.

Cette admiration avait cessé dès lors que Riton s'était mis en tête de jouer les francs-tireurs et qu'il s'était mis à utiliser égoïstement son intelligence à des choses qui l'intéressaient lui, mais dont la smala n'avait rien à foutre.

Alors, quand Gavalardo avait réalisé qu'il ne ferait jamais de Riton l'Oppenheimer qui lui donnerait les clefs du pouvoir, il l'avait laissé tomber comme une vieille chaussette et la smala, pour qui le gamin avait toujours représenté quelque chose d'assez monstrueux, avait cessé de le considérer avec effroi et s'était mise à le traiter comme le vilain petit connard.

Riton avait un tempérament d'artiste. Sous d'autres cieux il fût devenu Mozart ou Paul Gauguin. À Bidon, il devint tapette. Remarquez, l'un n'empêche pas l'autre. La marginalité dans

laquelle on le tint dès lors, le fit rejoindre un autre marginal, une sorte de sorcier de la dynamite que l'on considérait avec crainte et moquerie : le vieil Arawa, le boutefeuf de Bidon.

Puis, avec la puberté, Riton avait grandi énormément. Il s'était mis à grossir pour devenir ce géant mou qui semblait s'être retiré dans sa tour de graisse ivoirine afin d'échapper à la méchanceté des plaisanteries familiales.

La plus fine consistait à parier que s'ils lui mettaient une mèche dans le cul il exploserait comme une motte de plastic. Ils essayèrent plusieurs fois. Le jeu consistant à lui faire expulser la mèche avec un étron avant que celle-ci ne lui brûlât irrémédiablement l'anus pendant que les autres le maintenaient à trois ou quatre, il en vint à tenir en permanence une réserve suffisante d'excrément, propre à lui assurer l'intégrité de son sphincter.

Ces plaisanteries, si elles dilataient de bonheur le cercle familial, ne valaient rien à Riton qui se mit à déprimer. Il en était même venu à imaginer pouvoir s'enfiler dans le trou de balle suffisamment de dynamite pour faire sauter ses agresseurs avec lui, un jour qui ne serait pas comme les autres.

C'est avec cette idée en tête qu'il en vint à se faire sodomiser par un gros lard de touriste en rupture d'honorabilité. Néanmoins il se reprit et décida de quitter la smala.

Au casino, il y avait une scène minable où Pourrichier cultivait l'art lyrique avec autant de bonheur que les javanais cultivaient leurs petits pois. Il décida donc de vivre sa vie et d'aller y tenter sa chance.

C'est ainsi qu'il se présenta un jour à Pourrichier et que celui-ci faillit en crever de joie. Car ce dernier connaissait la réputation de Riton et le point faible qu'il représentait dans la défense de Gavalardo.

Cependant il décela aussi chez Riton une détermination qui lui fit penser que le petit irait loin. Il ne pouvait pas deviner jusqu'où il irait. Tous les soirs, c'était avec une jubilation atroce

qu'il assistait au naufrage du gamin, caché derrière le miroir qui donnait sur la salle. La performance du petit n'y était pour rien : Pourrichier se représentait l'éruption de Gavalardo quand il apprendrait la chose.

Cela n'avait pas tardé, il dut aller se planquer dans le studio qu'il avait fait aménager secrètement dans l'usine d'épuration (Gavalardo avait encore bien des choses à apprendre) où il put rire de tout son cœur en attendant que les choses se tassent.

Les choses s'étaient tassées alors qu'il commençait à s'ennuyer. Au bout de trois jours, il sortit de son trou, sans tambour ni trompette. Quand il revint au casino, Riton était absent et Pourrichier ne s'attendait pas à le revoir.

Mais une semaine plus tard, un soir, voilà mon Riton qui débarque pour reprendre son numéro. Pourrichier en resta sur le cul : le gamin était bariolé comme un cacatoès, tellement il avait reçu de gnons. À poil c'était encore pire.

Pas de doute, le petit irait loin. Cette fois, Pourrichier crut qu'il allait en crever de rire. C'était la rage impuissante de Gavalardo qui était inscrite au beurre noir sur la face tuméfiée de Riton. En hâte, il fit prendre des photos du gamin, à poil avec sa plume dans le cul, et les fit afficher devant le casino entre celles des girls et des prestidigitateurs.

Pour Riton cela n'eut aucune importance, c'était vraiment comme s'il se foutait de tout, après avoir touché le fond de la déconsidération. Ni la branlée qu'il avait reçue, ni le mépris ordurier dans lequel les braves gens de Bidon l'enfonçaient quotidiennement, ne semblaient avoir de prise sur lui. Il continua comme devant ce numéro déplorable dont son lamentable public ne se lassait pas. Assister à son numéro était un vrai remède contre la philanthropie et je sais de quoi je parle : je l'ai vu.

Quand j'étais gamin j'ai appris ce qu'était un poulailler : ça fait froid dans le dos. Les poulettes pubères qui pondaient leur premier œuf avaient intérêt à mettre de la vaseline, surtout s'il était un peu gros. Sans quoi, les malheureuses, sanguinolentes

du cloaque, se faisaient extirper le gros colon par leurs congénères. Mais que voulez-vous leur reprocher, c'est l'instinct. Il y a des degrés de faiblesse qui déclenchent l'agressivité chez ces volatiles et même une sorte d'allégresse dans la curée. Elles en deviennent comme folles.

En écrivant cela je réalise à quel point allégresse et agressivité sont proches, et pas seulement dans leur consonance, à tel point que dans les poulaillers on pourrait parler d'allegressivité. Cela s'appliquerait fort bien aux spectateurs de Riton. Voilà donc comment était Pourrichier et le genre de coups tordus qui le divertissaient.

Mais en matière de coups tordus, Gavalardo allait m'apprendre qu'il n'était pas en reste. Tout en sachant comment il avait traité son gamin, je serais peut-être arrivé à le plaindre et à prendre son parti contre cette ordure de Pourrichier car nous trouvons toujours d'excellentes raisons pour absoudre les Jojo-tape-dur : il a agi sous l'empire de la colère, il est un peu soupe au lait mais dans le fond, c'est un cœur d'or et patin et couffin...

Toutes ces conneries qui permettent de se reposer de la haine lorsqu'on n'a pas les moyens de tenir la distance. Ceci était d'autant plus probable que Riton lui-même opéra finalement un rapprochement avec son père quand Gavalardo fit mine de lui pardonner la raclée que, lui-même, il lui avait foutue.

C'est peut-être un manque de clairvoyance qu'on pourrait lui reprocher, mais que voulez-vous, avec son père il se comportait comme un enfant.

J'étais bien loin de tout ceci quand je débarquai un samedi soir au Tricot-Rayé avec Draguélev, pour boire un coup après une journée de paperasseries, et que je tombai sur une Anita allumée qui n'eut rien de plus pressé que de nous persuader de l'emmener au casino.

Moi qui n'ai jamais gagné, ne serait-ce qu'une partie de pile ou face, vous pensez si j'ai sauté de joie. Ce qui me défrisait le plus, c'était d'assister de nouveau à la déconfiture de Riton. Voir

encore ces bovidés vociférer de rire en écrasant leurs mégots sur ses pauvres fesses flasques tandis qu'il remuait de la croupe était au-dessus de mes forces.

Sans avoir l'air d'y ajouter d'importance, je demandai s'il faisait toujours ce numéro qui avait l'air de plaire tant. Draguélev me donna un coup de coude sous la table, pendant qu'il essayait de tripoter Dieu sait qui :

– Déconne pas, fils, je t'expliquerai – me souffla-t-il.

Bon, alors dans ce cas, allons-y.

Au casino, je faillis en tomber sur le cul : le Riton était méconnaissable avec son habit et son nœud pap. À la table de jeu où il officiait comme croupier, on ne se risquait pas à une réflexion déplacée. Il surplombait le tapis vert de sa stature géantique avec un sérieux qui en imposait aux plus délurés.

– Tu ne vas pas me croire – me souffla Draguélev dans un nuage de fumée – mais l'autre soir il a viré un zélandais nouveau qui faisait du bordel, rien qu'en le prenant entre le pouce et l'index !

Il m'aurait dit ça avant que je ne le voie, je ne l'aurais pas cru, en effet. Comme un seul homme, Anita se dirigea vers la table que régentaient Riton. D'un mouvement de sourcil à l'adresse d'un malabar en train de dépenser l'argent des commissions, il libéra une place :

– Monsieur s'en va, madame veut jouer ?

Bon Dieu, Stanislas, que s'est-il passé ? Une telle métamorphose n'intervient qu'après une nuit d'extase. Joie, joie, pleurs de joie et tout le tralala. Et encore faut-il qu'il y ait du répondant chez l'intéressé, un talent caché brusquement révélé.

Le premier mendiant venu ne devient pas roi d'Ithaque, rien qu'en jetant ses oripeaux. Il ne suffit pas d'être bossu et d'apprendre par cœur la botte de Nevers devant sa glace, pour devenir Lagardère. Car même si vous parvenez à perforer Gonzague, vous irez en tôle, ni plus, ni moins. Pensez-vous qu'il suffise de décéder, épinglé sur une croix comme un papillon,

pour devenir Jésus-Christ ? Même dans le cas improbable où vous réussiriez à en revenir trois jours plus tard, il y aura toujours un malin dans mon genre pour crier au chiqué, à dire que vous êtes tombé dans les pommes, à expliquer qu'un coma de trois jours, on a vu pire et que vous pouvez encore vous en tirer en vous faisant vacciner contre le tétanos.

Car pour être crédible, encore faudra-t-il réaliser toutes ces performances dans un chœur de trompettes. Ce qui réellement abasourdit le monde, c'est la capacité de réunir une formation suffisante de trompettistes pour planter le décor. C'est la trompette qui fait le héros. Demandez à tous ces pauvres bougres qui n'ont rien eu de plus urgent que de courir s'empaler sur les baïonnettes ennemies ?

Soit dit en passant, après la roue, la trompette est l'invention qui a fait couler le plus de sang. C'est fou ce qu'on a pu tromper de gens avec cette connerie.

Prenez Roland le Preux, ce type qui est mort d'un pneumothorax. Ses dernières paroles ne furent pas : j'ai fait ce que j'ai pu pour sauver le Grand Charles ! Pas du tout. Il a baissé les bras, en regardant tristement son instrument, puis il a soupiré :

– Un olifant ça trompe, on ne me la fera plus !

Mourir à cause d'un cor, aux pieds des Pyrénées, quelle dérision pour un paladin !

Ce qui s'était passé, Stanislas me le raconta comme nous nous abreuvions au bar et qu'il me claquait son briquet sous le nez. Tout avait commencé quand Anita était venue voir Gavalardo pour lui demander son soutien dans sa campagne électorale.

Un matin, elle fit une irruption flamboyante, dans le petit bureau de la secrétaire, superbement sourde à l'intervention de la petite Marie-Rose lui demandant timidement si elle avait rendez-vous. Anita avait l'habitude que les femmes fussent timides avec elle. Comme elle avait un fond de gentillesse, elle lui tapota la joue et passa dans le bureau de Gavalardo.

Celui-ci jouait au golf sur la moquette comme il l'avait vu faire dans une série télé pendant que Draguélev, qui avait pris une fois de trop la crosse dans la gueule, s'était réfugié sous le bureau d'où il lui lisait les cours de la bourse, auxquels d'ailleurs ni l'un ni l'autre ne comprenaient que couic.

Anita Mouchardasse avait éclaté de rire en voyant la scène, ce qui du point de vue diplomatique n'était pas des plus appropriés comme entrée en matière.

Gavalardo l'écouta donc déballer son affaire et quand elle eut fini, il cessa de tarabuster la petite balle et se campant devant elle, la crosse sur l'épaule, lui rit au nez à son tour : lui au moins, pour ce genre d'enfantillages, il attendait d'être seul dans son bureau et n'allait pas emmerder tout le monde pour en faire un spectacle. À chacun ses lubies et selon ses moyens : qu'elle se démerde ou bien qu'elle en change. Il balança un large swing qui fit voler la baie en éclats. L'audience était levée.

Évidemment, Gavalardo s'était encore planté : furieuse, Anita s'en était allée voir Pourrichier auquel elle se fit annoncer. Elle n'était pas femme à commettre deux fois la même connerie.

Cependant, elle avait beau déployer tout l'arsenal du charme et de la raison, Pourrichier demeurait tiède. Il voyait mal l'intérêt que lui-même pourrait tirer d'une élection d'Anita comme plus belle fille de Bidon.

C'est alors que cette dernière, fine mouche, abattit sa dernière carte : elle sortait de chez Gavalardo et ce mégalomane infantile avait trouvé l'idée stupide ! Il n'en avait pas fallu plus pour ferrer Pourrichier, toujours désireux de se démarquer de son rival.

C'est donc avec son appui discret mais efficace qu'elle avait commencé son battage auprès des commerçants. Évidemment, Gavalardo n'avait pas tardé à le savoir et furieux de s'être encore laissé prendre de vitesse, il s'était lancé dans la recherche d'une candidate qui puisse rivaliser avec Anita. Pour l'instant, il n'en avait toujours pas trouvé.

En attendant de tomber sur la perle qui puisse réunir les suffrages d'une majorité d'électeurs, il s'était rabattu sur la politique qu'il pratiquait avec succès depuis qu'il avait appris à décoller à la vapeur les réponses aux appels d'offres : la magouille.

Draguélev avait eu du mal à débrouiller ce qui avait suivi tant était tortueux le cerveau de Gavalardo. D'autant plus que ce dernier, qui n'avait pas à se vanter de la combine qu'il avait échafaudée, ne s'en était pas ouvert à lui.

Aussi s'était-il réjoui avec presque tout le monde quand Gavalardo avait déclaré qu'il voulait se réconcilier avec son fils et qu'il l'avait chargé de persuader Riton de revenir à la maison familiale.

Ça n'avait pas été facile, le petit était devenu une vraie loque et il lui avait fallu plusieurs jours et toute la foi qu'il avait dans la sincérité de Gavalardo pour parvenir à le convaincre.

C'est enfin un Riton prostré et tremblant qu'il avait ramené triomphant à sa famille. Le gamin, qui avait essuyé sans piper la tannée que l'on sait, s'était précipité en larmes dans les bras de son père au milieu des louanges réunies de sa mère, des beaux et demi-frères et de toutes les pièces rapportées. On avait même embroché le goret favori pour l'occasion et la fête avait duré toute la nuit.

Gavalardo avait ferré son poisson, il ne lui restait plus qu'à le sortir de l'eau, ce qui n'était pas une mince affaire, avec un gosse comme Riton qui se serait arraché la gueule s'il avait senti l'hameçon.

Pour une fois, il ne se précipita pas comme à son habitude. Il ne fut pas question du casino, Riton pouvait mener sa vie comme il le voulait. Il lui parla plutôt de lui-même, de tous les tracassés que lui procuraient ses affaires alors qu'il ne travaillait que pour le bien-être des siens :

– Ils me mangent, mon petit, ils me dévorent, regarde tes frères, ils restent la gueule ouverte en attendant que ça leur

tombe tout cuit, toi au moins tu as de l'initiative, je ne me fais pas de souci, tu sauras toujours t'en tirer, c'est toi qui me ressembles le plus ! Et bla bla bla... et bla bla bla...

Il l'emmenait dans de grandes parties de pêche dont ils revenaient enchantés l'un de l'autre, bricolaient ensemble dans les ferrailles pendant de longues heures complices où Gavalardo parlait de sa vie, de ses ennuis, lui demandant des avis comme si Riton avait été le conseiller qui lui avait toujours manqué. Et ce dernier, transi de bonheur, se retrouvait dans les belles années de son enfance, quand il fabriquait des mots-croisés qui faisaient la fierté de son père.

Bref, Gavalardo travailla si bien pendant une semaine, qu'il était arrivé à persuader son fils qu'à l'occasion, quand l'opportunité s'en présenterait, sur un coup qui pourrait les intéresser tous les deux, sans que cela n'engage l'un ou l'autre, ils pourraient devenir partenaires. Et puis un jour il l'attrapa par les ouïes et Riton ne sentit rien.

Ce soir-là, Gavalardo revint de Bidon tout agité et renfermé. Sans dire un mot à quiconque, pas même à Riton, il tourna dans ses ferrailles, les mains dans le dos, comme un ours en cage.

Au bout d'une heure de ce manège, alors qu'il commençait à désespérer d'avoir fait tout cela pour des prunes, le gamin vint le trouver pour s'enquérir des causes de ce trouble soudain qui avait rompu tout à trac cette période enchanteresse.

Alors Gavalardo craqua et vida son sac. Il lui révéla les ambitions de Pourrichier qui avait projeté de se faire élire roi de Bidon sous le couvert de la banale élection d'une reine de beauté, de l'enfer qu'allait devenir sa vie quand ce tyran putride aurait été plébiscité, de l'exil, de la misère et de sa mort enfin.

– Mais que faire pour empêcher cela ?

– Il faut en soutenir une autre et qu'elle soit élue !

– Mais qui ?

– Ça je m'en charge et la tâche ne sera pas facile car nous nous attaquons à un beau morceau. Alors il ne suffit pas de

trouver une candidate qui fasse le poids, il faudra en plus employer tous les autres moyens pour qu'Anita ne soit pas élue. Ou, que si elle l'est, elle le soit pour nous ! Et c'est là que tu peux m'aider mon petit !

Gavalardo dévoila à Riton qu'il avait imaginé l'utiliser comme un sous-marin et l'envoyer chez Pourrichier pour l'espionner. Il fallait qu'il sache tout de la stratégie de ce dernier. Le nom de ceux qui ressortaient de son bureau, un cigare aux lèvres et le poids des promesses qui gonflaient leur poche. Les points faibles de ce type qui était malin comme un singe et qui faisait tout dans l'ombre comme un intrigant qu'il était.

Mais le plus important de son travail, ce serait de séduire Anita, pour la ramener dans leur camp si c'était possible. Riton qui n'avait pas trop l'habitude de ces choses-là, il n'avait que dix-sept ans, accepta sans savoir comment il parviendrait à s'attirer l'attention de celle-ci. Mais enfin il y alla.

Quand il se présenta de nouveau chez Pourrichier, ce dernier s'étonna de le voir revenir alors qu'il le croyait rabiboché avec son père. Riton lui expliqua que son vieux avait tenté de l'emmener en bateau mais que ça n'avait pas marché. Il lui demanda aussi un boulot dans lequel il pourrait mieux exprimer son ambition : il avait à faire carrière, puisque c'était râpé avec son père.

C'en était donc fini de ses provocations infantiles et de la danse du ventre. Ce revirement ne laissa pas d'intriguer Pourrichier, méfiant comme pas deux, qui n'eut de cesse qu'il n'ait éclairci ce mystère. Il eut donc une petite conversation avec Riton et il en tomba sur le cul.

Alors qu'il s'était attendu à un fagot de gros mensonges mal ficelés, ce qui aurait signé la magouille de Gavalardo, en moins de deux le gamin le retourna comme une crêpe avec un discours suintant de sincérité.

En somme c'était normal puisqu'il ne lui disait que la vérité. Posément, Riton lui expliqua de quoi il retournait.

Il refusait l'asservissement dans lequel le tenaient Gavalardo et la smala.

Il refusait également d'avoir à changer de trottoir à chaque fois qu'il croiserait son père dans la rue.

Il estimait avoir le droit de se déplacer partout dans Bidon sans avoir à suer de peur devant quelque individu que ce soit, alors qu'il n'avait commis aucun crime ni de tort à quiconque.

La seule personne qu'il craignait étant son père, il avait décidé de faire comme s'il ne le craignait plus, ce qui avait amené les conséquences que l'on sait.

C'est délibérément qu'il avait choisi de s'humilier et d'aller recevoir sa correction. Faire l'histriion ne lui avait pas été plus agréable qu'à vous, Pourrichier devait s'en douter, mais non seulement il pouvait maintenant faire baisser le regard à Gavalardo mais encore, après la dégelée qu'il avait acceptée il n'y avait plus grand chose qui lui fit peur. On ne se libère qu'en choisissant ses contraintes au lieu de les subir. C'est ce que Riton expliqua à Pourrichier.

Celui-ci, qui ne pouvait plus espérer meurtrir Gavalardo en humiliant son fils, songea qu'il pourrait y parvenir en permettant à Riton d'exprimer cette force qu'il avait pressentie en lui, ce à quoi son père avait failli.

Il l'installa donc derrière une table de jeu, poste stratégique qui demande une grande maîtrise, et il avait observé les événements.

La manière dont Riton fit se geler sur les faces les sourires goguenards avant qu'ils se mettent à fleurir, le rassura pleinement. Le petit avait de la poigne et une âme en acier chirurgical.

C'est alors que commença la deuxième phase du plan de Gavalardo et que Riton se mit à reluquer Anita en se demandant comment il ne l'avait pas remarquée plus tôt. Car il en devint tout de suite éperdument amoureux.

– Voilà la vraie raison de la transformation, fils : c'est un coq qui tient la banque et on n'est pas dans la merde ! Regarde Anita qui roucoule comme une chatte, je ne l'ai jamais vue comme ça ! Elle passe ses soirées au casino. Je crains, fils ! Je crains !

Ainsi c'était le rut, enfin je veux dire l'amour, qui avait métamorphosé Riton. Comme un niais, je n'y avais pas pensé. Comment cette saloperie de Gavalardo avait-il pu ne pas prévoir que son gamin ne saurait pas simuler l'amour en service commandé ? Comment avait-il pu imaginer que Riton pourrait se mettre au diapason des combines de ces deux vieux croûtons qui gouvernaient Bidon ?

Comme disait Stanislas, on n'était pas dans la merde. Je craignais moi aussi ! Et si en plus les chattes se mettaient à roucouler, on était foutu !

J'étais là, à ruminer les révélations de Draguélev, lorsqu'un louffiat qui faisait ce qu'il pouvait pour paraître stylé, s'approcha du coin de bar où nous étions amarrés et nous révéla qu'une table nous était réservée.

Bon dieu, quand comprendront-ils qu'on ne met pas d'espadrilles avec une queue de morue ! Je regardai Stanislas avec stupeur.

– Je n'y suis pour rien, fils ! Mais telle que je connais la maison, ce n'est sûrement pas une erreur. Nous ferions mieux d'obtempérer !

La voix de son maître nous conduisit vers une table où clapotait dans l'eau tiède une bouteille de mousseux australien.

– Le Champagne est au frais, c'est la maison qui régale !

Le zélé messenger s'éclipsa en traînant ses savates.

– Ne t'affole-pas, fils ! Tu n'es pas obligé de boire ça, c'est uniquement pour la frime ! C'est la façon de Pourrichier de nous faire savoir qu'il veut parler à l'un de nous deux ! Nous n'allons pas tarder à être fixés.

Bientôt, en effet, Pourrichier apparut dans la salle, faisant semblant de s'occuper du bien-être de ses hôtes, allant de table en table, saluant les uns et les autres d'une poignée de main onctueuse, glougloutant de son double menton comme un dindon en rut et décrivant des cercles de plus en plus vicieux dont notre table était le centre.

– Mon cher Stanislas ! Quel plaisir de vous revoir, vous vous faites tellement rare que j'ai pris sur moi de vous inviter avec notre ami ! J'espère que l'ambiance vous plaît, nous avons refait entièrement la décoration. Vous me direz des nouvelles de notre dernière attraction : une petite javanaise, un bijou ! Ça n'a pas fêté son douzième anniversaire et c'est encore plein de fraîcheur. Mais cette petite salope est pire qu'un moustique dans le nez ! À vous en faire trépigner. Tenez, je vais vous la coller dans les pattes, histoire d'avoir la paix cinq minutes pour m'entretenir avec votre compagnon !

Puis se tournant vers moi :

– Mon cher Murmure, je devrais vous gronder ! Vous semblez priser davantage la compagnie de vos indigènes que notre établissement. Remarquez, cela dénote votre sagesse ! On dit que vous passez vos soirées à lire, à étudier et à discuter philosophie avec vos employés. C'est d'un comique ! Savez-vous comme on vous appelle à Bidon ? Le civil génie du génie civil, c'est rigolo, non ? En tous cas, les Bidonnais devraient prendre quelque peu exemple sur vous : ils sont d'une frivolité, c'est à aboyer !

– J'espère que mon piètre exemple ne gâtera pas le bon esprit de vos concitoyens ! Où irions-nous construire des barrages et des usines d'épuration, s'ils se mettaient à réfléchir !

– À ce propos, je suis sûr qu'on vous a dit des tas de choses sur mes projets, qui doivent être bien loin de la

réalité. Si vous voulez m'accompagner dans mon bureau, je vous montrerai ce qu'il en est !

Sur un signe impérieux de sa part, une gamine empaillétée vint tenir la jambe à Draguélev qui se mit aussi vite à tirer la langue et à globuler des yeux comme un dromadaire. Qu'est-ce qu'il ne faut pas faire pour gagner ses rouleaux de douze printemps !

Je suivis donc Pourrichier et nous franchîmes les quatorze portes matelassées, gardées chacune par un rugbyman samoan, qui protégeaient l'accès à son bureau particulier. Il me fit asseoir et m'offrit un cigare.

Il paraissait douteux qu'il ne m'eût introduit si avant dans son arrière-boutique pour l'unique agrément de faire des ronds de fumée. Ceci dit sans grivoiserie aucune. À dire vrai, c'était bien la première fois que je me trouvais seul à seul avec Pourrichier. Il est probable qu'il en allait de même pour lui. Que je suis bête : c'est même sûr !

Je dois avouer que je ne trouve rien de ridicule comme d'alimenter une conversation affamée et cela le rendait nerveux. Comme tous les imbéciles de Bidon, il prenait mon silence pour de la réflexion. Alors il allait et venait dans son bureau, batifolant de bibelot en cendrier et jouant au cerceau avec ses ronds de fumée. Il cherchait une prise pour aborder le sujet comme on prend pied sur un iceberg qui ferait le gros dos.

Je ne sais pas si vous avez jamais essayé mais c'est drôlement casse-gueule, si personne ne vous tend la pogne ! Moi j'avais fourré les miennes bien au chaud dans mes poches et j'attendais qu'il fasse le saut en me garant par avance des éclaboussures, dans l'éventualité où il prendrait un bouillon.

Allait-il lancer ses grappins à la jésuite, suivant l'inclination de son caractère ? Mais il devait bien se douter que cela revenait à allumer ses gyrophares en beuglant dans un porte-voix que j'étais cerné et qu'il allait m'entuber.

Ou bien allait-il m'assaillir à la hussarde pour prendre l'exact contre-pied de ce à quoi je pouvais m'attendre de sa part et m'agripper par le collet avant que je n'aie pu rien comprendre ?

A ma grande stupéfaction, le gros lard choisit un moyen terme. Imaginez un jésuite sonnante la charge, la soutane entre les dents : c'est Pourrichier entrant dans le vif du sujet !

– Mon cher Monsieur Murmure, une fois n'est pas coutume, je vais être franc avec vous ! C'est rigolo, comme entrée en matière, non ?

Bonne poire, je me tordis de rire.

– Je vous ai convoqué, je veux dire que je vous ai prié de venir, pour entreprendre avec vous des pourparlers qui ne manqueront pas de déboucher, profitablement pour chacun de nous, sur un chlouiïaf-bleurk-zigüermoul... Je vous sers à boire ? J'ai là une ambrosie de derrière les Mamelles dont vous vous souviendrez ! Vous me suivez ?

– Je suis juste derrière vous ! Versez m'en donc un doigt !

– À propos de Mamelles... Est-ce uniquement le paysage et ses habitants qui vous plaisent, ou bien est-ce aussi la nouvelle singularité des lieux qui vous permet de profiter d'une situation disons... surélevée ? Car j'imagine que vivant là, à longueur de semaines, vous devez avoir des vues intéressantes sur Bidon.

– Une vue !

– Qu'ai-je dis ?

– Vous avez dit "des vues".

– Une vue ! bien sûr, suis-je bête ! Remarquez, l'un n'empêche pas l'autre ! Bidon est une corne d'abandon, je veux dire d'abondance, pour celui qui sait mener sa barque ! Savez-vous le secret de la réussite en matière de navigation ? C'est la prudence, la pondération, bref, la retenue ! D'aucuns sont d'une exubérance et d'une cordialité qui frisent l'innocence ! J'en ai vu sombrer un nombre incroyable ! L'acharnement qu'ils appliquent à

repartir de zéro quand le sort, la fatalité ou, tout bonnement, le manque de bon sens les ont plaqués au sol, cela force le respect et l'admiration. Mais, hélas, c'est bien tout ce qu'ils gagnent !

Sur ce point je ne pouvais que lui donner, silencieusement, raison ! Si j'ai pu faire illusion si longtemps avant que ne soit démasquée mon incompetence, c'est à ma retenue que je le dois ! Et ceci dans tous les emplois que j'ai occupés ! Moins vous en dites et plus longtemps les gens sont dans le doute : est-il aussi stupide qu'il en a l'air, ce qui paraît difficile, ou dissimule-t-il plus probablement une intelligence supérieure ? Cache-t-il son jeu ou n'en a-t-il pas du tout ?

Les seules choses auxquelles vous devez veiller, c'est de garder un air ombrageux, voire sibyllin, et de vérifier que votre braguette est bien fermée. Cela marche, croyez-moi sur parole, j'ai construit un barrage sur ce principe.

– Prenez ce cher Gavalardo – continua Pourrichier – pourrait-on imaginer, en le voyant si prospère, qu'il soit d'une si grande fragilité ? On ne le dirait pas, n'est-ce pas ? Et pourtant, regardez-le s'agiter comme un toton. Combien de projets grandioses n'a-t-il pas entrepris, avant que vous n'arriviez, qui se sont soldés par un fiasco ! Mais c'est qu'il a du courage et de la persévérance, le bougre, et il sait récompenser le bon serviteur... pour autant que les choses aillent comme il l'entend, évidemment. Car le jour où cela tourne mal, ce sont surtout ses propres intérêts qui le préoccupent. Mais comment lui en vouloir, tout le monde ne peut pas avoir une âme de chef d'entreprise pour le meilleur et pour le pire ! Savez-vous qu'il a fait cinq faillites et qu'il est interdit de séjour en Métropole, dans les DOM-TOM et même en Amérique Latrine ?

– Latine !

– Qu'ai-je dit ?

– Latrine !

– Latine, bien sûr, suis-je bête ! Remarquez, cela nous amène à un sujet qui m'est cher. Voyez-vous, ce qui distingue Bidon de tous les pouilleux états insulaires de la région, à part deux ou trois, c'est sa qualité de vie ! Connaissez-vous Manille ?

– J'y ai laissé quelques souvenirs !

– Alors, vous ne pourrez nier que cela y sent la merde !

– Je ne le nie pas !

– Avez-vous vu les gens faire caca dans la rue, à Bidon ?

Non, bien sûr !

Il tournait autour du pot, de toute évidence.

– Pour en venir au fait, si tout ne marche pas si mal à Bidon, c'est parce que Gavalardo n'est pas encore parvenu à mettre son nez partout ! Vous imaginez le chaos, le jour où il tiendra les robinets des latrines de Bidon ? Il veut se lancer dans l'irrigation et faire de la plaine une étendue verdoyante ! Riche idée et il n'en manque pas, cela est à mettre à son crédit, mais vous imaginez la catastrophe le jour où, c'est arrivé par le passé, il sera pris d'une de ses catastrophiques crises de mélancolie ! C'est une monture rétive qu'il ne faut chevaucher que d'un œil, tout en se tenant prêt, de l'autre, à sauter sur un cheval plus sûr !

C'était une carrière de cosaque au Cirque de Moscou, qu'il me proposait de but en blanc ! On avait dû lui rapporter mes exploits équestres sur les pentes des Mamelles.

– D'autre part – continua-t-il – s'il ligote son projet comme il soutient son pantalon, il doit tenir avec des bouts de ficelles, son ouvrage !

Là, il touchait le point sensible qui m'empêchait de dormir depuis quelque temps. De toute façon, si on voulait avoir une idée de la qualité du travail que nous exécutions, il suffisait d'aller voir les gars de la marina bâtir leur château de cartes en gravats, pour être fixé.

– Je ne suis pas un expert en chevaux – éludai-je – comment reconnaît-on un bon cheval d’un tocard ?

Un large sourire défigura son visage. Il paraissait satisfait du tour que prenait la conversation. D’une main tremblante, il avait tendu un pied vers l’iceberg et au moment où il pensait se ramasser et boire le bouillon, je lui tendais une perche secourable.

– J’adore quand on me demande conseil et j’adore conseiller ! Voyez Riton, ne lui ai-je pas mis le pied à l’étrier ?

– Le fait est qu’il a l’air d’un centaure !

– Regardez !

Il se dirigea vers une table de jeu endeuillée dont il fit voler le linceul de crêpe noir d’un geste large et découvrit deux mottes de pudding jumelles. Elles étaient posées sur le bord d’un large plateau comme si le géant qui prétendait s’en empiffrer ne s’était contenté que de laper la sauce à la menthe. Sur le bord opposé aux deux mottes, il y avait des petits morceaux de sucre qui s’éparpillèrent dans le mouvement.

– Alors ?

– Merci, j’ai déjà dîné. Mais je ferais bien un canard, uniquement par gourmandise. Cela a l’air délicieux !

– C’est une maquette de Bidon ! – précisa-t-il – et ce ne sont pas des sucres mais des immeubles en plâtre. Leroidec a dû oublier de les fixer.

Leroidec oubliait toujours de fixer ses immeubles, c’était connu.

– Approchez ! Voyez : cela, c’est la tour de la Bide, voilà la marina, ici l’usine d’incinération avec sa cheminée, voilà l’usine d’épuration... et cela ... savez-vous ce que c’est ?

– Une usine de dessalage d’eau de merde ? – lançai-je pour dire une connerie bien énorme destinée à nous faire rire.

Il ne trouva pas cela drôle. Mais pas du tout ! Cela ne m'étonna pas, mon humour est très peu communicatif.

– C'est Leroidec qui vous l'a dit ! La salope ! Il faut toujours qu'il aille baver ! Je me demande à combien de cons il est allé raconter cela ! C'était un secret stratégique, Gavalardo doit être aux anges ! Merde, remerde et reremerde !

Vous l'aurez compris, il était furieux.

– Rassurez-vous, Leroidec ne m'a rien dit et Gavalardo ne sait rien de vos projets !

– Alors comment l'avez-vous appris ! Vous écoutez aux portes ?

– Ne suis-je pas le civil génie des Mamelles ? Il faudra vous y faire : vous n'êtes plus le seul à réfléchir, à Bidon !

Et chtac ! Ça vous la coupe ? En tous cas, Pourrichier me regarda comme s'il lui tombait un second Gavalardo sur les bras, un second rival plus dangereux car aux desseins plus ténébreux. Je n'y étais pour rien, il m'avait énervé.

– Rassurez-vous, je ne viens pas pour piétiner vos plates-bandes !

Voyez comme sont les choses : si j'avais dit, comme c'était mon intention, que je ne voulais pas piétiner ses plates-bandes, du verbe vouloir, les choses en seraient restées là. Mais ma langue avait fourché et j'avais dit : "je ne viens pas pour...". Donc je n'avais pas, comme tout le monde, échoué par hasard à Bidon : j'y étais venu. Par conséquent j'avais préparé mon voyage, je m'étais fixé des buts. Je faisais le mariole à pastisser un barrage dans les Mamelles, mais c'était pour donner le change. Je voyais tout cela tourner et virevolter dans les yeux de Pourrichier qui me regardait avec une sorte d'horreur respectueuse, comme si j'avais été un Démon.

– Qui vous envoie... – souffla-t-il.

Là, je dois avouer que je perdis les pédales. Au lieu d'éclater de rire et de mettre un terme au malentendu, je me laissai

hypnotiser par l'atmosphère de mystère qu'il avait fait tomber tout d'un coup dans la pièce.

Mais c'était sa faute, aussi : il était là, à me regarder avec ses foutus yeux d'éléphant shooté et je me laissais glisser dans son délire jusqu'à me prendre pour le fondé de pouvoir de Belzébuth soi-même.

Je pris l'air le plus diabolique que je pus et je pointai mon index vers le sol, au fond duquel, dit-on, se trouve l'Enfer. Il allait me prendre pour un dingue et me foutre à la porte. Surtout que j'avais le doigt qui tremblait.

– Les antipodes... Vous venez de Métropole... C'est la SAUR qui vous envoie ?

Pour changer, pourquoi ne pas changer, je pointai mon doigt vers le ciel.

– Plus haut ? la Lyonnaise... quoi ? Plus haut encore ? La Génée...

– Ma foi, si vous le dites !

– Mais mon projet, comment avez-vous su ?

– Heu...

– Laissez-moi deviner : j'ai eu la même idée que les plus grosses têtes d'œuf de France, des DOM-TOM et du Burkina-Faso réunis ? Comme cela les arrange, ils me laissent faire ! C'est cela ? Mais vous, que venez-vous faire là-dedans ? Attendez, j'y suis : major-consultant, vous travaillez en free-lance, n'est-ce pas ?

Au point où j'en étais, c'est à dire ingénieur à la BIDE, cette promotion n'était pas au-dessus de mes moyens, alors autant l'accepter comme on me l'offrait.

– Ben... Heu... Plus ou moins !

– Chut ! Ne me dites rien, je ne veux rien savoir ! Je suppose que vous êtes obligé de jouer les demeurés pour donner le change, n'est-ce pas ?

– Cela ne m'amuse pas, croyez-le ou pas !

– Je vous crois, je vous crois ! – balbutia-t-il – mais si cela peut vous réconforter, vous donnez absolument bien le change. Quoi que... il m'avait semblé que vous n'étiez pas un imbécile ordinaire !

– Merci, cela fait du bien d'entendre ça. Mais que les choses soient bien claires entre nous : pas un mot de ceci à Gavalardo, il croit que je ne suis qu'un simple polytechnicien !

– Le niais ! Polytechnique ? L'imbécile ! Même Leroidec sort de Polytechnique ! Que voulez-vous : c'est un primaire !

Alors là, vous allez vous dire que j'en rajoute ! Mais je jure sur la tête de Pourrichier que ceci est, à peu de choses près, la presque exacte vérité ! C'est Pourrichier lui-même, et rien que lui, qui suggéra que je venais de la part de qui il disait. Je ne l'ai pas détrompé, voilà tout ! De toute façon, il ne m'aurait pas cru !

– Mais le barrage, cela ne contrarie-t-il pas nos projets ?

– C'est à dire... pas vraiment... pas du tout !

– Ah ! Parfait ! Que voulez-vous, il faut bien que jeunesse se passe ! Nous n'allons pas interdire aux enfants de faire des châteaux de sable sur la plage, sous prétexte qu'ils risquent de nous distraire de notre tâche ! Nos jeux durent plus que l'espace d'une marée ! Encore une chose : j'ai décidé qu'il était préférable que vous continuiez à faire le benêt... même quand nous serons en tête à tête. On n'est jamais trop prudent et vous ne devez pas oublier votre rôle.

– Si j'oublie, faites-moi signe. Un clin d'œil !

– Surtout pas malheureux ! On va croire que nous sommes d'intelligence ! Un grognement ! C'est cela, je grognerai comme une truie, on pensera que c'est un tic dû au surmenage !

Je vous jure qu'on l'a trouvé drôlement surmené, dans les semaines qui suivirent ! Et pourtant je peux vous jurer que j'ai

eu à cœur de bien jouer mon rôle. Normal ! Après tout ce n'était pas un rôle de composition.

En principe nous aurions dû en rester là mais il ne se décidait pas à prendre congé. C'est une façon de parler car j'étais tout de même chez lui ! C'était autre chose qui le tourmentait et qui n'avait rien à voir avec la nouvelle adoration qu'il avait pour moi. Il paraissait soucieux.

– Quelque chose vous tracasse ?

– Non... oui... c'est à propos du château de sable et de la marée. Enfin, c'est plutôt au sujet du barrage s'il advenait une grande marée. Voyez-vous, Bidon n'est pas un château de sable mais ce n'est pas non plus vraiment ce qu'il paraît !

– Cela pourrait remettre en cause notre projet ?

– Non ! Grands dieux, non ! du moins je ne le pense pas... Voyez-vous, Bidon est un peu une illusion, un mirage qui flotte sur l'océan...

– Toutes les îles tropicales sont des mirages et ceux qui nous emploient sont des maîtres en matière d'illusion !

Et moi, un expert pour concaténer les lieux communs !

- Oui, je vous entends, mais ici, il s'agit vraiment d'une illusion... Oh ! Et puis zut ! Vous verrez bien par vous-même. Chaque chose en son temps.

Pour voir, j'ai vu. Mais, comme disait Pourrichier, chaque chose en son temps.

Pour en finir avec le mystère de la transformation de Riton, à part Stanislas et moi qui en connaissions le fin mot, tout le monde paraissait content. Pourrichier ne semblait pas se lasser de démontrer à qui voulait l'entendre que Riton ne devait sa métamorphose qu'à son influence.

Quant à celle de Gavalardo, on avait vu ce qu'elle avait donné. Vous imaginez Bidon dans la main d'un type comme celui-là ? Quand toute cette histoire serait terminée et qu'on verrait le poids réel qu'il avait sur les électeurs, il voulait parler de l'élite qui siégeait à la Commission Interprofessionnelle du

Développement Touristique Bidonnais, il serait alors temps de remettre en question sa présence au conseil d'administration de la STOMAC dont Pourrichier était le président.

Et qui sait si dans la foulée de ces élections de carnaval il ne serait pas judicieux d'élire un maire pour de bon ? Voire un Gouverneur ou un Haut-commissaire ! Quelqu'un qui ne craindrait pas d'aller fourrer son nez dans les comptes de la BIDE !

De son côté, Gavalardo ne faisait pas tant de bruit mais il jubilait : son fils avait manœuvré comme un chef. Il tenait de lui cet art de l'intrigue qui faisait la qualité primordiale d'un chef d'entreprise. Et il y avait des patrons à remplacer à Bidon, si vous voyez qui je veux dire...

Son problème, c'est qu'il ne trouvait personne pour faire pièce à Anita, un second fer au feu, au cas où. Les candidates ne manquaient pas, mais il fallait voir les boudins ! Finalement, le résultat était connu d'avance, ce serait Anita qui serait élue. Ce qui serait déterminant était de savoir par qui elle le serait. Le rôle que jouait Riton n'en avait que plus d'importance.

J'essayais parfois d'imaginer la vie que les amoureux de fraîche date pouvaient mener ensemble. Remarquez, ils n'avaient sans doute pas le loisir d'être souvent en tête à tête avec la vie de bâton de chaise que menait Riton, à ratisser les jetons jusqu'à plus d'heures.

La journée, alors qu'il ne travaillait pas au casino, il traînait autour de la salle de gym d'Anita. Ce qu'on peut avoir l'air godiche quand on attend son amoureuse ! Par mesure de précaution, son père lui avait interdit de revenir chez lui. Pourrichier aurait trouvé ça louche. Qu'est-ce qu'il devait s'emmerder de ne plus pouvoir bricoler dans son hangar !

D'un autre côté, il aurait eu le sentiment de perdre son temps ou de manquer dieu sait quoi, s'il avait passé ses journées à dormir, à fourbir son bateau ou à faire de la planche à voile. C'est cela l'amour : on attend.

En ce qui concerne Anita, le moment qu'elle préférait, c'est quand elle le découvrait vêtu de son habit de cérémonie, en entrant dans la salle de jeu. C'était leur seul vrai moment d'intimité.

Et d'ailleurs, peut-on parler d'intimité à Bidon où tout se déroulait sur la place publique ? Ce qui comptait, c'était l'étalage d'une réussite rapide, en affaires comme en amour. J'ai même l'impression que pour elle, cela aurait été suffisant et que sa vie amoureuse aurait pu se limiter à de longues parties de chemin de fer, de roulette ou de canasta.

Le reste du temps elle ne savait que faire de lui. Et lui non plus d'ailleurs mais il était mordu et cela l'occupait. Il avait bien essayé de se convertir à la culture physique mais cela n'avait pas enchanté Anita car il n'était pas à son avantage en maillot de lutteur de foire. Elle ne supportait pas de voir trembloter ses bourrelets parmi les corps sculpturaux des habitués de la salle à suer.

Pourtant, du point de vue du tonnage soulevé, il n'avait rien à leur envier mais là n'était pas le but. Cela aurait pris trop de temps pour qu'il réussisse à transformer son corps monstrueux en quelque chose qui put la flatter et avec quoi elle aurait pu s'exhiber sans gêne.

Mais aussi bizarre que cela paraisse, l'habit lui seyait à merveille alors même que ceux qui pouvaient se permettre de rouler des mécaniques en maillot de bain avaient l'air de gommeux et de danseurs mondains quand ils se mettaient sur leur trente et un. C'est pour cela qu'elle pouvait, avec délectation, se vanter de ne pas aimer Riton pour son physique. À Bidon, cela signifiait qu'on avait une brillante carrière dans les affaires devant soi.

Hélas, Riton n'avait plus d'autre ambition dans la vie que d'être amoureux d'Anita Mouchardasse et celle-ci ne l'avait pas compris. C'est sur ce malentendu que s'était bâtie leur liaison.

Mais ce qu'il ne parvenait à obtenir par les séances de gonflette que lui refusait Anita, l'amour le lui infligea. À voir Riton se livrer aux coups de griffes de sa dulcinée vous auriez pu croire qu'il ne s'était libéré de la tyrannie que lui imposait son père que pour s'en imposer une autre.

En effet, au fil des jours, Riton maigrissait et, j'ai peine à le dire, se mettait de plus en plus à devenir le gamin qu'il était en fin de compte.

Le pire, c'est qu'Anita se mettait à ressembler davantage à une chatte insatisfaite, qui déraille son mâle pendant l'acte copulatoire. Les coups de griffes qu'il se prenait, le pauvre Riton ! Il semblait qu'au fur et à mesure qu'elle le voyait fondre, c'était son rêve qui se dissipait entre ses bras.

Anita devint une vraie terreur. Il fallait voir les détours que faisaient les plus délurés des séducteurs quand ils la croisaient. Lâchement, ils prétendaient craindre les représailles de Riton, si jamais celui-ci s'était aperçu qu'on venait brouter sur ses plates-bandes.

Mais, il n'en était rien. Il suffisait de regarder la mine de ce dernier, ballotté tristement dans le sillage d'Anita, pour se souvenir brusquement qu'on avait mieux à faire ailleurs.

Riton avait une piaule au casino, que Pourrichier avait mise à sa disposition, mais il avait installé ses pénates chez Anita. Combien de fois ne trouva-t-il pas ses affaires en vrac devant la porte de cette dernière !

La seule chose qu'elle respectât, quand elle le foutait à la porte sur un coup de tête, c'était son habit de croupier qu'elle pendait à un cintre et qui flottait tristement dans le vent comme un épouvantail.

Et s'il s'avisait de toquer pour essayer de lui parler, c'était une vraie furie qui bondissait dans la rue, s'ébrouant d'injures et toutes griffes dehors. Alors il revenait au casino dormir dans son lit de soixante de large où il crevait de mélancolie.

Et puis, au premier coup de sifflet d'Anita, il accourait ventre à terre, installait à nouveau son bazar pour quelques jours qui devaient durer la vie entière. Elle le consolait sur son sein en le traitant de gros bêta pendant qu'il sanglotait comme un veau en s'excusant de l'avoir exaspérée, se traînait à ses pieds pour se faire pardonner etc... etc... La belle amour, quoi ! Les va-et-vient qu'il exécuta en quelques semaines auraient fait la fortune d'un déménageur.

Un après-midi, le pauvre Riton toucha enfin le fond de la perversité d'Anita. Tout le monde aura compris qu'il lui arriva ce qui doit arriver à un amoureux de son espèce quand il rend une visite inopinée à son amoureuse. Surtout un après-midi.

Vous aurez noté que j'ai parlé de perversité et non pas d'infidélité. L'infidélité se pardonne parce qu'on arrive toujours à se tortiller des arguments pour la justifier : un moment de vague à l'âme, un prurit vulvaire galopant qui ne peut pas attendre jusqu'au soir, un ami d'enfance qui revient des antipodes, voire même, tout bêtement, l'envie d'une bonne saillie. Bref toutes les bonnes raisons qui font les cocus, les boulimiques et les ivrognes.

Mais en ce qui concerne Anita, je maintiens qu'il s'agissait de perversité car je sais que son infidélité n'avait d'autre fin que d'être découverte par le pauvre gamin. Voilà comment je le sais.

La veille était un lundi, jour de fermeture du casino. J'étais venu en ville pour je ne sais trop quoi et je m'étais octroyé une journée de congé pour me mettre en vacances de mes manœuvres.

C'est en me baguenaudant en ville que je tombai sur Riton qui tuait le temps avant d'aller retrouver sa belle. Nous passâmes la journée ensemble car c'était un gai compagnon dès qu'il était à plus de deux mètres d'Anita ou de son père.

Nous louâmes des planches à voile et comme ce type était d'une patience d'ange, au bout de quelques heures de ses conseils éclairés, j'arrivai à me tenir debout sur cette saloperie sans faire

hurler de rire les dix millions d'Australiens qui semblaient n'être venus à Bidon que pour me voir prendre des bouillons.

Le soir, d'un coup de Jeep, je le raccompagnai chez Anita. Riton qui avait été gai toute la journée ne disait plus un mot. J'avais l'impression de reconduire un potache en pension après les grandes vacances. Pire : c'est comme si je le conduisais en prison pour avoir fait l'école buissonnière.

Quand nous arrivâmes devant chez Anita, ses affaires étaient en vrac sur le perron et Riton devint blême. Dès qu'elle l'entendit, Mouchardasse qui devait le guetter derrière la porte, sortit comme une harpie pour l'écorcher.

Je dois l'avouer, et je bats ma coulpe, je n'eus pas la présence d'esprit de l'écraser avec ma Jeep. Lorsqu'elle me vit, Anita rappela ses bombardiers à leur base et on évita la troisième guerre mondiale, pour cette fois.

Riton ramassa ses affaires sans un mot et les enfourna toutes chiffonnées dans son sac. A priori nous n'avions plus qu'à prendre civilement congé mais je le voyais tourner comme une poule qui a perdu ses poussins.

– Tu as oublié mon frac !

– Tu as ma clef ?

Il fouilla ses poches,

– Je ne l'ai pas sur moi, il est dans ma chambre au casino !

– Alors je te rendrai ton frac quand tu m'auras rendu ma clef !

J'avais déjà passé la première et manœuvrais pour l'écraser une fois pour toutes, mais elle nous avait déjà tourné les talons et claqué la porte au nez.

– C'est signe qu'elle veut te revoir ! Dis-je à Riton pour lui remonter le moral.

Je ne pensais pas si bien dire car le lendemain après-midi, Riton qui avait besoin de son habit de croupier, se rendit chez Anita pour le récupérer et lui rendre sa clef pendant qu'elle était

au gymnase, en train d'infliger des pompes à un peloton de vieillesse.

Qu'on ne vienne pas me dire que tout ce qui suivit n'était pas prémédité ou je me mets en colère ! Il était fatal que Riton passât chez Anita. Même moi, sur mes Mamelles à l'heure où tout ceci arriva, je me suis dit en regardant ma montre : tiens, Riton doit être chez Mouchardasse pour récupérer son frac ! Vous vouliez qu'il fasse tourner la roulette en salopette alors même qu'il avait la clef d'Anita dans sa chambre ? Comme on dit dans les romans policiers : il avait le mobile et la possibilité.

Qu'on ne vienne pas me dire non plus qu'Anita n'entendit pas le coup de sonnette qu'il donna par excès de discrétion. Même moi, sur mes Mamelles à l'heure où il sonna à son huis, je l'entendis carillonner, ce satané coup de sonnette !

Si Anita ne répondit pas, sachant tout ce que vous savez maintenant du mobile et des possibilités, c'est qu'elle voulait qu'il croie qu'elle était au gymnase en train de faire ahaner une compagnie de sorcières flasques.

Riton entra donc. Notez au passage que le verrou de sécurité n'était pas mis. Il monta directement au premier. Ne me dites surtout pas qu'il monta en catimini comme un voleur. Même moi, sur mes Mamelles, je l'entendis le gravir, cette saloperie d'escalier !

Parvenu sur le palier, il s'arrêta soudain. Dans les rues, les Bidonnais s'arrêtèrent. Même moi sur mes Mamelles, je m'arrêtai d'engueuler Gabriel et je prêtai l'oreille en entendant les vagissements insensés qui éclatèrent tout à coup dans la chambre de Mouchardasse.

Et ne venez pas me dire qu'un orgasme vous prend quand il vous prend et qu'il n'y a pas matière à temporiser, je le sais aussi bien que vous ! Il n'empêche, aurait-elle eu le point G branché sur la position « automatique », il s'agissait quand même d'une sacrée coïncidence !

Vous et moi, en entendant notre compagne exprimer a capella de tels sentiments, nous aurions décroché le fusil à deux coups ou nous nous serions éclipsés sur la pointe des pieds, suivant l'humeur et le caractère. Pas Riton. Il n'avait jamais entendu Mouchardasse sur un tel registre. Il crut qu'elle était malade et se précipita dans sa chambre.

Je ne vous ai pas amenés jusque-là pour vous décrire ce que vous êtes assez grands pour imaginer tout seuls, sinon les films de cul sont faits pour ça.

Je ne vous dirai donc rien de la manière dont Leroidec pistonnait le gros vulvard de Mouchardasse de sa grosse pine d'architecte naval et dont celle-ci, cuisses ouvertes, jambes dressées lui éperonnait les miches à grands coups de talons. Vous l'avez vu et revu et c'est toujours la même chose. Si je vous ai amenés là, c'est uniquement pour vous montrer ces deux connards, hilares, le visage tourné vers Riton qui venait d'entrer et qui prenaient enfin vraiment leur pied rien qu'à le regarder s'émietter.

Vous aurez bien fini par le remarquer tout seul : j'avais pris Riton sous mon aile comme une grosse mémère poule et je reconnais que je dois paraître assez incongru dans ce rôle. Heureusement qu'à part vous, personne ne s'en était encore aperçu et surtout pas Riton car il m'aurait envoyé paître. C'est un trait permanent de mon caractère que de devenir protecteur envers les jeunots qui m'en imposent : une manière de ne pas me laisser monter sur la tête, en quelque sorte.